

BOURBON BUSSET

de l'Académie française

MOI, CÉSAR

récit

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Œuvres de Bourbon Busset

Aux Éditions Gallimard

LE SEL DE LA TERRE (sous le pseudonyme
de Vincent Laborde).

ANTOINE, MON FRÈRE.

LE SILENCE ET LA JOIE (Grand Prix du roman
de l'Académie française).

LE REMORDS EST UN LUXE.

FUGUE À DEUX VOIX.

MÉMOIRES D'UN LION.

L'OLYMPIEN.

LES AVEUX INFIDÈLES.

LA GRANDE CONFÉRENCE.

LE PROTECTEUR.

LA NUIT DE SALERNES.

LE JEU DE LA CONSTANCE.

LE LION BAT LA CAMPAGNE.

LAURENCE DE SAINTONGE.

JE N'AI PEUR DE RIEN QUAND JE SUIS SÛR
DE TOI (entretiens avec Jacques Paugam).

LE LIVRE DE LAURENCE

(journal)

LA NATURE EST UN TALISMAN.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

MOI, CÉSAR

BOURBON BUSSET

de l'Académie française

MOI, CÉSAR

récit

nrf

GALLIMARD

• *Éditions Gallimard, 1958.*

VXORI SACRVM

« ... Le plus souple et le plus vigoureux
des démiurges politiques. »

Jérôme CARCOPINO,
César.

I

Depuis six mois que je suis le maître de Rome, il est peu dans ma coutume de dicter autre chose que des ordres. Si, en cette heure nocturne, j'ai fait venir mon scribe, c'est que le sommeil m'a fui, et qu'aujourd'hui, jour des ides de mars, commence la plus glorieuse étape de ma carrière. Est-ce le dîner chez Lépide qui m'a excité l'esprit ? La chère était lourde, mais la conversation animée. On avait mis sur le tapis, comme sujet de discussion, le genre de mort qu'il fallait souhaiter. Je répondis : « La moins attendue. » Et les flatteurs d'applaudir.

Non, ce dîner n'explique pas mon insomnie. D'ailleurs, Calpurnia n'y assis-

MOI, CÉSAR

tait pas et c'est elle qui m'a réveillé par ses terreurs. Elle me serrait dans ses bras, tremblante, hagarde, criant : « Ne va pas au Sénat. Ils te feront périr. » En songe, elle m'avait vu couvert de sang. Etonné, car mon épouse n'est pas superstitieuse, je lui fis une de ces promesses que nous nous hâtons de faire aux femmes pour assurer notre tranquillité et qui ne nous engagent pas. Je lui assurai que je n'irais pas. Elle se rendormit. J'étais trop agité pour attendre l'aube, dans mon lit. La lune éclairait la chambre de sa pâleur suspecte. Je me sentais à la fois engourdi et nerveux. Je redoutais une nouvelle crise de mon mal.

Je me levai et me rendis dans ma bibliothèque. Là, au milieu de mes livres, j'eus envie, à l'aube d'une journée décisive, de jeter une vue sur mon destin. Je ne cesse de mettre de l'ordre dans le monde. C'est mon métier. N'est-il pas

MOI, CÉSAR

nécessaire de mettre aussi de l'ordre dans ces idées, ces sentiments, ces souvenirs, ces projets qui donnent naissance, par une opération dont je n'ai pas l'entier contrôle, à tant d'exploits, à tant de larmes, à tant de crimes aussi, partout où le nom romain est craint et respecté ?

J'ai entassé les titres comme un avare accumule des pièces d'or : dictateur à vie, divin, *imperator*. J'ai donné mon nom à un mois de l'année, et ma statue trône dans le temple de Quirinus. Aujourd'hui, enfin, dans quelques heures, le Sénat me décernera la couronne.

Tout cela s'est fait presque sans moi. César, maître de Rome, pour durer, ne devait être inégal à aucun honneur. Rien ne pouvait être supérieur à son mérite, ni dépasser sa gloire. J'ai porté à bout de bras ce César qui est sorti de moi. Je me confonds avec lui jour et nuit, sauf à certaines minutes — celle-ci en

MOI, CÉSAR

est une — où je reprends mes distances.

Aurais-je pu l'empêcher de naître ? Il y eut, sans doute, quelques jours, un seul peut-être, ou même seulement une heure où j'aurais pu l'étouffer dans son berceau. Mais j'ignorais alors que j'avais ce pouvoir. Après, il était trop tard. Si je l'avais su, l'aurais-je fait ?

Non. La promesse de la gloire passe en volupté la gloire elle-même. Et j'ai toujours été amoureux de la gloire.

Ai-je même jamais aimé autre chose que cet étrange destin de ne vivre que par les autres ? Comme si ma propre estime ne me suffisait pas. Oui, j'ai été ambitieux par modestie. Je ne m'admirais pas assez pour passer ma vie à me contempler. Orgueilleux, je ne me serais pas sali les mains.

Du temps de l'illustre Camille dont l'exemple me faisait battre le cœur quand j'avais quinze ans, aurais-je rêvé du suprême pouvoir ? La première place était

MOI, CÉSAR

occupée par un homme que tous respectaient et allaient jusqu'à aimer. Point d'autre choix que de le servir. Les dieux m'ont fait vivre à une époque plus trouble où le plus audacieux est sûr de l'emporter. Je n'ai pas à faire de grands efforts. La certitude de ma volonté suffit à intimider. Les obstacles s'évanouissent, parfois sans que j'aie à exercer de poussée. La tyrannie prolongée fait des citoyens des sujets qui justifient, par leurs peurs imaginaires, leur lâcheté. A force de craindre, ils souhaitent d'être fondés à le faire. Je joue mon rôle en comblant, sur ce point, leurs vœux. Sans plaisir. Trop fier pour être vaniteux, je sais exactement ce que je vaudrais et n'ai point besoin que les têtes se courbent ou tombent pour me prouver que je domine.

Je dois être cruel pour ne pas paraître faible. Une exécution, faite à temps, évite d'autres. Le désordre impuni se pro-

MOI, CÉSAR

page comme le feu dans la forêt d'été. La hache est le coupe-feu.

Cela fait partie de mon métier. Mon crime, si crime il y a, n'a pas été de commettre des crimes, mais d'accepter, de choisir une carrière où le crime est nécessaire.

Quand je pardonne, c'est par obligation. Il est bon, parfois, de laisser dormir son pouvoir. La clémence de César, que je fais tant célébrer, est calcul, rien que calcul. J'avoue pourtant que la volupté est grande de recevoir le regard éploré d'une jeune femme qui se croit déjà veuve et, d'un mot négligent, de lui rendre son époux. J'abandonne ma main à ses lèvres et à ses larmes. Puis, prétextant quelque tâche urgente, je la congédie du geste qui met en route les légions.

Je me reproche d'avoir, deux ou trois fois, épargné des ennemis de César pour m'assurer la gratitude de Romaines qui se

BOURBON BUSSET

Moi, César

L'auteur suppose que Jules César, au matin des Ides de Mars, passe en revue sa destinée. Celui que l'illustre historien Jérôme Carcopino a appelé « le plus souple et le plus vigoureux des demiurges politiques » est aussi l'auteur des « Commentaires ». On peut donc penser que la tentation de faire le point aux moments essentiels de sa carrière ne lui était pas étrangère. Or, le jour des Ides de Mars, le Sénat avait l'intention de lui décerner la couronne.

Quelles purent être, au matin de ce jour qui devait être celui non du couronnement, mais de l'assassinat, les préoccupations, les idées, les vues d'avenir du maître du monde, et aussi quelle forme prirent, ce matin-là, dans son souvenir les figures de Cornelia et de Julia : c'est ce que l'auteur, en restant strictement fidèle à la vérité historique, s'est attaché à imaginer.

Par cette fiction, il nous fait pénétrer dans les secrètes pensées de l'homme qui détient le Pouvoir suprême, de ce « génie qui n'a jamais cessé d'entendre battre son cœur » (Mommsen).

nrf